



L'HUMAIN, UN PONT ENTRE NATURE ET CULTURE



La Création de l'homme par Prométhée aidé de Minerve,
peinture de Louis de Silvestre [1702], Musée Fabre, Montpellier

Syllabus

Période

Second trimestre | Janvier | Trois semaines, 12 heures de cours.

Résultats attendus

- Connaître certains problèmes liés à l'anthropologie philosophique.
- Rédiger une dissertation.

Prérequis

- S'orienter dans les différentes époques de la pensée philosophique.

Références au programme

Perspectives : la culture et l'existence humaine.

Notions : l'art, la nature, la science, la technique, le travail.

Auteurs : Platon, Aristote ; Descartes, Spinoza, Kant ; Jonas.

Évaluation

DS : dissertation. Note : 20/20, coefficient 2.

DM : explication de texte (devoir facultatif, note bonus).

Table des matières

Syllabus.....	1
DANS QUELLE MESURE L'HOMME OCCUPE-T-IL UNE PLACE PARTICULIÈRE DANS LA NATURE ?.....	3
Texte Le mythe de Prométhée.....	3
Exercice Le mythe de Prométhée [analyse et application].....	4
PARTIE 1 CONTINUITÉ ET RUPTURE ENTRE NATURE ET CULTURE.....	5
Texte « La forme des sciences humaines ».....	5
Exercice L'homme en tant qu'objet de connaissance.....	6
PARTIE 2 LE POUVOIR DE TRANSFORMATION DE LA NATURE.....	7
Texte « Comme maîtres et possesseurs de la nature ».....	7
Texte « L'homme est le seul animal qui doit travailler ».....	8
Exercice Essai argumentatif.....	8
PARTIE 3 REPENSER LA RELATION ENTRE L'HOMME ET LA NATURE.....	9
Exercice L'homme doit-il repenser sa place dans la nature ?.....	9
Texte « Un empire dans un empire ».....	9
Textes Heuristique de la peur et éthique du respect.....	10
DISSERTATION.....	11
Synthèse Ouvertures.....	16
Approfondissements.....	16
Ressources complémentaires.....	16



« Agis de telle sorte que tes
actions soient compatibles
avec la permanence d'une
vie humaine authentique
sur la terre. »

Hans Jonas,
Le principe responsabilité

Dans quelle mesure l'homme occupe-t-il une place particulière dans la nature ?

Objectifs

- Comprendre les concepts et les problèmes de l'anthropologie philosophique.

Contenu

- Définition des concepts de nature/culture, *physis/nomos*, inné/acquis, spontané/artificiel.

Référence philosophique

- Platon, *Protagoras*, 320c-322d, Le mythe de Prométhée

Texte | Le mythe de Prométhée

5 C'était le temps où les dieux existaient déjà, mais où les races mortelles n'existaient pas encore. Quand vint le moment marqué par le destin pour la naissance de celles-ci, voici que les dieux les façonnent à l'intérieur de la terre avec un mélange de terre et de feu et de toutes les substances qui peuvent se combiner avec le feu et la terre. Au moment de les produire à la lumière, les dieux ordonnèrent à Prométhée et à Épiméthée de distribuer convenablement entre elles toutes les qualités dont elles avaient à être pourvues. Épiméthée demanda à Prométhée de lui laisser le soin de faire lui-même la distribution : « Quand elle sera faite, dit-il, 10 tu inspecteras mon œuvre ». La permission accordée, il se met au travail.

Dans cette distribution, ils donnent aux uns la force sans la vitesse ; aux plus faibles, il attribue le privilège de la rapidité; à certains il accorde des armes; pour ceux dont la nature est désarmée, il invente quelque autre qualité qui puisse assurer leur salut. A ceux qu'il revêt de petitesse, il attribue la fuite ailée ou l'habitation souterraine. Ceux qu'il grandit en taille, il les sauve par la même. Bref, entre toutes les qualités, 15 il maintient un équilibre. En ces diverses inventions, il se préoccupait d'empêcher aucune race de disparaître.

Après qu'il les eut prémunis suffisamment contre les destructions réciproques, il s'occupa de les défendre contre les intempéries qui viennent de Zeus, les revêtant de poils touffus et de peaux épaisses, abris contre le froid, abris aussi contre la chaleur, et en outre, quand ils iraient dormir, couvertures naturelles et propre à 20 chacun. Il chaussa les uns de sabots, les autres de cuirs massifs et vides de sang. Ensuite, il s'occupa de procurer à chacun une nourriture distincte, aux uns les herbes de la terre, aux autres les fruits des arbres, aux autres leurs racines; à quelques-uns il attribua pour aliment la chair des autres. A ceux-là, il donna une postérité peu nombreuse; leurs victimes eurent en partage la fécondité, salut de leur espèce.

Or Épiméthée, dont la sagesse était imparfaite, avait déjà dépensé, sans y prendre garde, toutes les facultés en faveur des animaux, et il lui restait encore à pourvoir l'espèce humaine, pour laquelle, faute d'équipement, il ne savait que faire. Dans cet embarras, survient Prométhée pour inspecter le travail. Celui-ci voit toutes les autres races harmonieusement équipées, et l'homme nu, sans chaussures, sans couvertures, sans armes. Et le jour marqué par le destin était venu, où il fallait que l'homme sortît de la terre pour paraître à la lumière. 25

Prométhée, devant cette difficulté, ne sachant quel moyen de salut trouver pour l'homme, se décide à dérober l'habileté artiste d'Héphaïstos et d'Athéna, et en même temps le feu – car, sans le feu, il était impossible que cette habileté fût acquise par personne ou rendît aucun service – puis, cela fait, il en fit présent à l'homme. C'est ainsi que l'homme fut mis en possession des arts utiles à la vie. 30

Platon, *Protagoras*, 320c-321d, éd. Les Belles Lettres, 1989.

Vidéo

Prométhée, le révolté de l'Olympe [Arte TV] | <https://campus.arte.tv/program/les-grands-mythes-promethee-le-revolte-de-l-olymp>

Exercice | Le mythe de Prométhée [analyse et application]

Relier la réflexion philosophique sur la place de l'homme dans la nature au mythe de Prométhée, afin de mieux comprendre comment ce récit fondateur peut éclairer les tensions entre l'homme et la nature.

Objectifs

- Analyser un texte philosophique.
- Relier un récit symbolique à une réflexion philosophique.

Consignes

1. Lecture et résumé du mythe

Lire l'extrait du *Protagoras* de Platon où le mythe de Prométhée est évoqué. Résumer en quelques lignes les grandes étapes du mythe.

2. Analyse

- a. Pourquoi le feu est-il un symbole central dans ce mythe ? Que représente-t-il en lien avec la technique et la culture humaine ?
- b. Comment le mythe montre-t-il à la fois la grandeur et la fragilité de l'homme ?
- c. Quelle critique implicite du progrès ou de l'*hubris* humaine peut-on lire dans ce mythe ?

3. Mise en relation avec le sujet de dissertation

- a. En quoi la science moderne prolonge-t-elle la maîtrise symbolisée par le feu ?
- b. Quels exemples modernes montrent que cette modification peut être nécessaire mais aussi dangereuse ?
- c. En quoi les enjeux du transhumanisme et de l'anthropocène reflètent-ils une actualisation contemporaine du mythe ?

4. Synthèse

Rédigez un paragraphe de synthèse. À la lumière de cette analyse, pensez-vous que l'homme peut être un Prométhée sage, capable d'assumer ses pouvoirs techniques tout en respectant la nature ?

5. Prolongement [facultatif]

Peut-on imaginer une version contemporaine ou futuriste du mythe de Prométhée ? Qui serait Prométhée aujourd'hui (une figure scientifique, technologique, ou collective) ? Quel serait le « feu » volé dans notre époque (intelligence artificielle, manipulation génétique, énergie nucléaire, etc.) ? Quelles conséquences ce vol aurait-il sur l'humanité et la nature ?

Partie 1 | Continuité et rupture entre nature et culture

Objectifs

- Explorer les ambiguïtés entre continuité et rupture dans l'expérience humaine.
- Comprendre les différences : de nature, de degré, de principe.

Contenus

- Continuité et rupture entre l'humain et le vivant (corps, âme) et entre l'homme et l'animal (évolution biologique, sélection naturelle).
- La différence de degré entre l'homme et l'animal : culture, pensée et langage.
- La différence de principe : l'homme comme animal métaphysique.

Référence philosophique

- Michel Foucault, *Les mots et les choses*, X. Les sciences humaines

Texte | « La forme des sciences humaines »

D'une façon plus générale, l'homme pour les sciences humaines, ce n'est pas ce vivant qui a une forme bien particulière (une physiologie assez spéciale et une autonomie à peu près unique) ; c'est ce vivant qui de l'intérieur de la vie à laquelle il appartient de fond en comble et par laquelle il est traversé en tout son être, constitue des représentations grâce auxquelles il vit, et à partir desquelles il détient cette étrange capacité de pouvoir se représenter justement la vie. De même, l'homme a beau être au monde, sinon la seule espèce qui travaille, du moins celle chez qui la production, la distribution, la consommation des biens ont pris tant d'importance et reçu des formes si multiples et si différenciées, l'économie n'est pas pour cela une science humaine. [...] il n'y aura science de l'homme que si on s'adresse à la manière dont les individus ou les groupes se représentent leurs partenaires, dans la production et dans l'échange, le mode sur lequel ils éclairent ou ignorent ou masquent ce fonctionnement et la position qu'ils y occupent, la façon dont ils se représentent la société où il a lieu, la manière dont ils se sentent intégrés à elle ou isolés, dépendants, soumis ou libres ; l'objet des sciences humaines n'est pas cet homme qui depuis l'aurore du monde, ou le premier cri de son âge d'or est voué au travail ; c'est cet être qui, de l'intérieur des formes de la production par lesquelles toute son existence est commandée, forme la représentation de ces besoins, de la société par laquelle, avec laquelle ou contre laquelle il les satisfait, si bien qu'à partir de là il peut finalement se donner la représentation de l'économie elle-même. Quant au langage, il en est de même : bien que l'homme soit au monde le seul être qui parle, ce n'est point science humaine que de connaître les mutations phonétiques, la parenté des langues, la loi des glissements sémantiques ; en revanche, on pourra parler de science humaine dès qu'on cherchera à définir la manière dont les individus ou les groupes se représentent les mots, utilisent leur forme et leur sens, composent des discours réels, montrent et cachent en eux ce qu'ils pensent, disent, à leur insu peut-être, plus ou moins qu'ils ne veulent, laissent en tout cas, de ces pensées, une masse de traces verbales qu'il faut déchiffrer et restituer autant que possible à leur vivacité représentative. L'objet des sciences humaines, ce n'est donc pas le langage (parlé pourtant par les seuls hommes), c'est cet être qui, de l'intérieur du langage par lequel il est entouré, se représente, en parlant, le sens des mots ou des propositions qu'il énonce, et se donne finalement la représentation du langage lui-même.

On voit que les sciences humaines ne sont pas analyse de ce que l'homme est par nature ; mais plutôt analyse qui s'étend entre ce qu'est l'homme en sa positivité (être vivant, travaillant, parlant) et ce qui permet à ce même être de savoir (ou de chercher à savoir) ce que c'est que la vie, en quoi consistent l'essence du travail et ses lois, et de quelle manière il peut parler. Les sciences humaines occupent donc cette distance qui sépare (non sans les unir) la biologie, l'économie, la philologie, de ce qui leur donne possibilité dans l'être même de l'homme.

M. Foucault, *Les mots et les choses*, Tel Gallimard, 1966, p. 363-365.

Exercice | L'homme en tant qu'objet de connaissance

Approfondir la distinction entre l'homme et la nature selon Michel Foucault. Analyser comment le langage et la culture façonnent la manière dont l'homme se perçoit et transforme son rapport à la nature.

Objectifs

- Réfléchir sur le rôle du langage et de la culture dans la construction de la notion d'homme.
- Analyser la manière dont l'homme transforme son rapport à la nature à travers la culture.

Consignes

1. Lecture

Lire l'extrait de *Les Mots et les Choses*, où Michel Foucault aborde la rupture épistémologique entre l'homme et la nature, ainsi que la manière dont l'ordre du langage transforme la manière dont l'homme se perçoit par rapport au monde naturel. Réfléchir à la manière dont Foucault illustre l'idée de rupture entre l'homme et la nature, par l'usage du langage et de la culture.

2. Éléments d'analyse | Discussion en binôme

Réfléchir sur les questions suivantes pour préparer la rédaction de la synthèse.

- Quelles sont les implications de la distinction entre l'homme et la nature dans notre manière de comprendre la place de l'homme dans l'univers ?
- Foucault parle d'une *épistémè*, c'est-à-dire un cadre de pensée qui structure la manière dont une société perçoit le monde. Préciser cette notion d'*épistémè* et montrer comment *peut-elle* être utilisée pour expliquer la transformation de la relation entre l'homme et la nature au fil du temps.
- Peut-on imaginer un monde où la distinction entre l'homme et la nature serait atténuée ou effacée ?
- Montrer comment la « rupture » que Foucault décrit n'est pas seulement biologique, mais aussi liée à la manière dont les sociétés humaines s'organisent culturellement et linguistiquement.

5. Synthèse

Rédiger une page en réponse à la question suivante : **Dans quelle mesure la culture et le langage permettent-ils à l'homme de se concevoir comme distinct de la nature, et comment cette rupture façonne-t-elle notre vision du monde naturel ?**

Formuler une réponse en lien avec le passage de Foucault, tout en apportant une réflexion personnelle sur le rapport de l'homme à la nature et la manière dont ce rapport est transformé par la culture. Se servir des éléments d'analyse abordés en binôme.

Partie 2 | Le pouvoir de transformation de la nature

Objectifs

- Analyser la relation entre de la culture humaine et la nature.

Contenus

- Les sciences de la nature comme observation et compréhension
- Le travail : une activité de transformation nécessaire
- « Comme maîtres et possesseurs de la nature » : l'*hubris* du Prométhée déchainé

Références philosophiques

- René Descartes, *Discours de la méthode*
- Immanuel Kant, *Idée d'une histoire universelle d'un point de vue cosmopolitique*

Texte | « Comme maîtres et possesseurs de la nature »

Mais, sitôt que j'ai eu acquis quelques notions générales touchant la physique, et que, commençant à les éprouver en diverses difficultés particulières, j'ai remarqué jusques où elles peuvent conduire, et combien elles diffèrent des principes dont on s'est servi jusques à présent, j'ai cru que je ne pouvais les tenir cachées, sans pécher grandement contre la loi qui nous oblige à procurer autant qu'il est en nous, le bien général de tous les hommes. Car elles m'ont fait voir qu'il est possible de parvenir à des connaissances qui soient fort utiles à la vie, et qu'au lieu de cette philosophie spéculative, qu'on enseigne dans les écoles, on en peut trouver une pratique, par laquelle, connaissant la force et les actions du feu, de l'eau, de l'air, des astres, des cieus et de tous les autres corps qui nous environnent, aussi distinctement que nous connaissons les divers métiers de nos artisans, nous les pourrions employer en même façon à tous les usages auxquels ils sont propres, et ainsi nous rendre comme maîtres et possesseurs de la Nature.

Ce qui n'est pas seulement à désirer pour l'invention d'une infinité d'artifices, qui feraient qu'on jouirait, sans aucune peine, des fruits de la terre et de toutes les commodités qui s'y trouvent, mais principalement aussi pour la conservation de la santé, laquelle est sans doute le premier bien et le fondement de tous les autres biens de cette vie ; car même l'esprit dépend si fort du tempérament, et de la disposition des organes du corps que, s'il est possible de trouver quelque moyen qui rende communément les hommes plus sages et plus habiles qu'ils n'ont été jusques ici, je crois que c'est dans la médecine qu'on doit le chercher. Il est vrai que celle qui est maintenant en usage contient peu de choses dont l'utilité soit si remarquable ; mais, sans que j'aie aucun dessein de la mépriser, je m'assure qu'il n'y a personne, même de ceux qui en font profession, qui n'avoue que tout ce qu'on y sait n'est presque rien, à comparaison de ce qui reste à y savoir, et qu'on se pourrait exempter d'une infinité de maladies, tant du corps que de l'esprit, et même aussi peut-être de l'affaiblissement de la vieillesse, si on avait assez de connaissance de leurs causes, et de tous les remèdes dont la Nature nous a pourvus.

R. Descartes, *Discours de la méthode*, VI [1637]

Questions

- Descartes écrit que l'homme peut devenir « maître et possesseur de la Nature » grâce à la connaissance des lois naturelles. Comment cette idée se rapporte-t-elle à la question de la place de l'homme dans la nature ? Peut-on considérer cette volonté de maîtriser la nature comme une rupture avec la nature, ou fait-elle partie d'une continuité où l'homme, par sa raison, cherche à s'intégrer pleinement dans le monde naturel ?
- En quoi la distinction entre théorie et pratique peut-elle éclairer la place de l'homme dans la nature ? L'homme peut-il se libérer de sa condition naturelle par l'acquisition de la connaissance et l'application de celle-ci, ou reste-t-il lié à sa nature biologique ?

3. Peut-on envisager la nature comme un simple réservoir de ressources à exploiter pour améliorer la vie humaine, ou cette exploitation soulève-t-elle des questions éthiques sur le respect de la nature elle-même ?

Texte | « L'homme est le seul animal qui doit travailler »

Il est de la plus haute importance que les enfants apprennent à travailler. L'homme est le seul animal qui doit travailler. Il lui faut d'abord beaucoup de préparation pour en venir à jouir de ce qui est supposé par sa conservation. La question de savoir si le Ciel n'aurait pas pris soin de nous avec plus de bienveillance, en nous offrant toutes les choses déjà préparées, de telle sorte que nous ne serions pas obligés de travailler, doit assurément recevoir une réponse négative : l'homme, en effet, a besoin d'occupations et même de celles qui impliquent une certaine contrainte. Il est tout aussi faux de s'imaginer que si Adam et Eve étaient demeurés au Paradis, ils n'auraient rien fait d'autre que d'être assis ensemble, chanter des chants pastoraux, et contempler la beauté de la nature. L'ennui les eût torturés tout aussi bien que d'autres hommes dans une situation semblable.

L'homme doit être occupé de telle manière qu'il soit rempli par le but qu'il a devant les yeux, si bien qu'il ne se sente plus lui-même et que le meilleur repos soit pour lui celui qui suit le travail. Ainsi l'enfant doit être habitué à travailler. Et où donc le penchant au travail doit-il être cultivé, si ce n'est à l'école ? L'école est une culture par contrainte. Il est extrêmement mauvais d'habituer l'enfant à tout regarder comme un jeu. Il doit avoir du temps pour ses récréations, mais il doit aussi y avoir pour lui un temps où il travaille. Et si l'enfant ne voit pas d'abord à quoi sert cette contrainte, il s'avisera plus tard de sa grande utilité.

I. Kant, *Réflexions sur l'éducation*, [1776-1786], tr. A. Philonenko, Vrin, 1987, p. 148-149

Questions

1. « L'homme est le seul animal qui doit travailler » Comment cette idée s'inscrit-elle dans la réflexion sur la place de l'homme dans la nature ? En quoi le travail est-il une caractéristique essentielle qui le distingue des autres êtres vivants, et comment cette nécessité de travail influence-t-elle sa relation avec la nature ?
2. Kant évoque le travail comme une contrainte nécessaire à l'épanouissement de l'homme, soulignant qu'il est « rempli par le but qu'il a devant les yeux » et que le « meilleur repos » survient après le travail. Dans quelle mesure le rapport à la contrainte et à l'effort est-il lié à la question de la place de l'homme dans la nature ?
3. L'éducation est-elle un moyen pour l'homme de se définir par rapport à sa nature biologique ou est-ce un moyen de se libérer de la nature en la transformant ?

Exercice | Essai argumentatif

Rédiger un essai sur la question suivante :

Le travail est-il avant tout une contrainte à surmonter, ou un moyen d'émancipation permettant à l'homme de se libérer des limitations de la nature ?

Partie 3 | Repenser la relation entre l'homme et la nature

Objectifs

- Évaluer la responsabilité humaine dans l'équilibre entre nature et culture.

Contenu

- Les défis de l'*anthropocène* et l'idée de fin du monde (collapsologie)
- L'homme n'est pas « un empire dans l'empire »
- Vers un agir responsable

Références philosophiques

- Baruch Spinoza, *Éthique*
- Hans Jonas, *Le principe responsabilité*

Exercice | L'homme doit-il repenser sa place dans la nature ?

Réfléchir à la question de la place de l'homme dans la nature à travers les concepts d'anthropocène et de collapsologie, en développant une perspective critique et des propositions. Choisir un cas concret et répondre à ces questions :

1. Quels aspects de l'anthropocène ce cas illustre-t-il ?
2. Quels liens peut-on faire avec les risques soulevés par la collapsologie ?
3. Quelles responsabilités humaines sont engagées dans ce phénomène ?

Essai argumentatif | Rédaction d'un court texte en réponse à la question :

En quoi les concepts d'anthropocène et de collapsologie permettent-ils de repenser la place de l'homme dans la nature ?

Texte | « Un empire dans un empire »

5 Pour la plupart, ceux qui ont écrit des Affects et de la façon de vivre des hommes semblent traiter, non de choses naturelles qui suivent les lois communes de la nature, mais de choses qui sont hors de la Nature. On dirait même qu'ils conçoivent l'homme dans la nature comme un empire dans un empire. Car ils croient que l'homme perturbe l'ordre de la nature plutôt qu'il ne le suit, qu'il a sur ses actions une absolue puissance et n'est déterminé par ailleurs que par lui-même. Ensuite, ils attribuent la cause de l'impuissance et de l'inconstance de l'homme non pas à la puissance commune de la nature, mais à je ne sais quel vice

10 de la nature humaine, si bien qu'ils en pleurent, en rient, la mésestiment ou bien, et c'est le cas le plus courant, la maudissent ; et qui montre plus d'éloquence ou d'ingéniosité à dire du mal de l'impuissance de l'Esprit humain est tenu pour Divin.

B. Spinoza, *Éthique*, III [1677], tr. B. Pautrat, Seuil, 2010, p. 209

Questions

1. En quoi une conception anthropocentrique de l'homme comme un être à part peut-elle nuire à notre compréhension de sa place dans la nature ? Faire référence au texte de Spinoza.
2. Dans ce passage, Spinoza fait référence à l'attribution de l'impuissance de l'homme à un prétendu vice de la nature humaine. Selon lui, cette vision est erronée. Comment Spinoza réconcilie-t-il l'homme avec la nature à travers son concept de « puissance commune » ?
3. Spinoza semble remettre en question l'idée que l'homme possède une puissance absolue sur ses actions. Comment cette critique de la liberté humaine, vue comme déconnectée des lois naturelles, éclaire-t-elle la relation de l'homme à la nature dans la philosophie spinoziste ?

Textes | Heuristique de la peur et éthique du respect

Le Prométhée définitivement déchaîné auquel la science confère des forces jamais encore connues et l'économie son impulsion effrénée, réclame une éthique qui, par des entraves librement consenties, empêche le pouvoir de l'homme de devenir une malédiction pour lui. La thèse liminaire de ce livre est que la promesse de la technique moderne s'est inversée en menace, ou bien que celle-ci s'est indissolublement alliée à celle-là. Elle va au-delà du constat d'une menace physique. La soumission de la nature destinée au bonheur humain a entraîné par la démesure de son succès, qui s'étend maintenant également à la nature de l'homme lui-même, le plus grand défi pour l'être humain que son faire ait jamais entraîné. Tout en lui est inédit, sans comparaison possible avec ce qui précède, tant du point de vue de la modalité que du point de vue de l'ordre de grandeur : ce que l'homme peut faire aujourd'hui et ce que par la suite il sera contraint de continuer à faire, dans l'exercice irrésistible de ce pouvoir, n'a pas son équivalent dans l'expérience passée. Toute sagesse héritée, relative au comportement juste, était taillée en vue de cette expérience. Nulle éthique traditionnelle ne nous instruit donc sur les normes du « bien » et du « mal » auxquelles doivent être soumises les modalités entièrement nouvelles du pouvoir et de ses créations possibles. La terre nouvelle de la pratique collective, dans laquelle nous sommes entrés avec la technologie de pointe, est encore une terre vierge de la théorie éthique.

Dans ce vide (qui est en même temps le vide de l'actuel relativisme des valeurs) s'établit la recherche présentée ici. Qu'est-ce qui peut servir de boussole? L'anticipation de la menace elle-même! C'est seulement dans les premières lueurs de son orage qui nous vient du futur, dans l'aurore de son ampleur planétaire et dans la profondeur de ses enjeux humains, que peuvent être découverts les principes éthiques, desquels se laissent déduire les nouvelles obligations correspondant au pouvoir nouveau. Cela je l'appelle « heuristique de la peur ». Seule la prévision de la déformation de l'homme nous fournit le concept de l'homme qui permet de nous en prémunir. Nous savons seulement ce qui est en jeu, dès lors que nous savons que c'est en jeu. Mais comme l'enjeu ne concerne pas seulement le sort de l'homme, mais également l'image de l'homme, non seulement la survie physique, mais aussi l'intégrité de son essence, l'éthique qui doit garder l'un et l'autre doit être non seulement une éthique de la sagacité, mais aussi une éthique du respect.

H. Jonas, *Le principe Responsabilité* [1979], tr. J. Greisch, Champs Flammarion, 1990, p. 15-16

Et si le nouveau type de l'agir humain voulait dire qu'il faut prendre en considération davantage que le seul intérêt « de l'homme » — que notre devoir s'étend plus loin et que la limitation anthropocentrique de toute éthique passée ne vaut plus? Du moins n'est-il pas dépourvu de sens de se demander si l'état de la nature extra-humaine, de la biosphère dans sa totalité et dans ses parties qui sont maintenant soumises à notre pouvoir, n'est pas devenu par le fait même un bien confié à l'homme et qu'elle a quelque chose comme une prétention morale à notre égard — non seulement pour notre propre bien, mais également pour son propre bien et de son propre droit. Si c'était le cas, cela réclamerait une révision non négligeable des fondements de l'éthique. Cela voudrait dire chercher non seulement le bien humain mais également le bien des choses extra-humaines, c'est-à-dire étendre la reconnaissance de « fins en soi » au-delà de la sphère de l'homme et intégrer cette sollicitude dans le concept du bien humain. Aucune éthique du passé (mise à part la religion) ne nous a préparés à ce rôle de chargés d'affaires — et moins encore la conception scientifique de la nature. Cette dernière nous refuse même décidément tout droit théorique de penser encore à la nature comme à quelque chose qui mérite le respect puisqu'elle réduit celle-ci à l'indifférence de la nécessité et du hasard et qu'elle l'a dépouillée de toute dignité des fins. Et pourtant : un appel muet qu'on préserve son intégrité semble émaner de la plénitude du monde de la vie, là où elle est menacée. Devons-nous l'entendre, devons-nous reconnaître la légitimité de sa prétention, sanctionnée par la nature des choses, ou devons-nous y voir simplement un sentiment de notre part, auquel nous pouvons céder quand nous le voulons et dans la mesure où nous pouvons nous le permettre?

H. Jonas, *Le principe Responsabilité*, op. cit., p. 34-35